

LA FABRIQUE DE L'IDENTITÉ NATIONALE EN ITALIE DANS *CUORE* DE DE AMICIS

Cuore, best-seller international ¹, fait partie de ces livres qui ont traduit les aspirations de toute une époque ² et qui par leur succès ont été des facteurs d'homogénéisation culturelle. A travers ce roman caractérisé, comme la plupart des ouvrages pédagogiques de ce temps-là, par le message idéologique qui entendait « forger le caractère, éduquer un peuple » ³, il nous est permis de comprendre comment l'auteur donne un contenu et une définition à la nation italienne par son écriture ⁴.

1. Publié en 1886, *Cuore* compte 41 éditions en deux mois et 18 demandes de traduction ; en 1914, 500.000 exemplaires ont déjà été vendus et, en 1923, le livre atteint le seuil du million d'exemplaires et possède 25 traductions.

2 L'Italie du roi Humbert 1^{er}.

3 “ Forgiare il carattere, educare un popolo ”, Paolo GETREVI *L'incerta favola del personaggio. 1881-1923 : il romanzo italiano*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 1995.

4. “ Imposé par l'école, offert par les familles, il a été lu par des millions de jeunes Italiens, pour qui il a représenté un moyen de transmission de ce qu'on peut appeler, selon les écoles “l'idéologie” ou bien “l'acculturation”. Au fil des générations, *Cuore* est devenu un instrument pour l'organisation du consensus national ”, Mariella COLIN, *Images de l'enfance et de l'école chez De Amicis, Italiques* n. 8, janvier 1989.

De Amicis et l'intuition du rôle fondamental joué par l'école

Le 17 mars 1871, date de naissance de l'État Unitaire italien, son gouvernement ne connaissait pas le nombre total des Italiens et avait une idée tout à fait approximative de leurs conditions de vie. Il savait peu à propos des ressources du pays et de l'appareil administratif. Le devoir le plus urgent des gouvernants a été lu récemment comme celui de « construire l'image même de l'Italie à travers une série de révélations systématiques qui rendent bien visible l'identité du pays »⁵. De nombreux intellectuels s'étaient intéressés à définir la nation italienne et son peuple, en revendiquant sa tradition de grandeur et son primat. Le titre de l'essai de Gioberti, *Del primato morale e civile degli italiani* (1843), est exemplaire. Mais il reste le sentiment exprimé par ce même Gioberti que les Italiens ne sont pas un « peuple effectif » : « le peuple italien...n'existe pas »⁶. Surtout que les débats sur la nation italienne sont encore cantonnés dans les sphères intellectuelles de la nation. En effet il y avait peu d'Italiens en état de comprendre les changements apportés par l'Unité ou même le sens du concept de nation : 67,3% de la population était encore analphabète en 1881. C'est que la Droite historique, qui assume la direction du pays après 1861, confine la nation « autour d'une classe dirigeante restreinte, dotée de points de référence précis comme la haute culture, fortement axée sur les classiques, le sens profond de l'État, l'adhésion à la monarchie et à l'issue unitaire du Risorgimento en plus d'un paternalisme accentué »⁷.

Ce n'est qu'après 1876, avec l'arrivée de la Gauche au pouvoir et sous la pression de Crispi que la base sociale de la couche dirigeante s'élargit et qu'émerge la nécessité de créer une implication forte non seulement de la part d'individus isolés, mais aussi des masses.» Il faut faire les Italiens » : l'ex-

5. « costruire l'immagine stessa dell'Italia attraverso una serie di rivelazioni sistematiche che rendessero ben visibile l'identità del paese », Simonetta SOLDANI & Gabriele TURI *Fare gli italiani*. « Scuola e cultura nell'Italia contemporanea » I. La nascita dello Stato nazionale, Bologna, Il Mulino, 1992.

6. « il popolo italiano...non sussiste », cité par Giulio BOLLATI *L'italiano—Il carattere nazionale come storia e come invenzione*, Torino, Einaudi, 1983.

7. « intorno ad una classe dirigente ristretta, dotata di punti di riferimento precisi come l'alta cultura, fortemente imperniata sui classici, il senso profondo dello Stato, l'adesione alla monarchia e all'esito unitario del Risorgimento oltre che un accentuato paternalismo », Simonetta SOLDANI & Gabriele TURI *Fare gli italiani*, ibid., p. 390.

pression est attribuée à Massimo D'Azeglio cité par l'ex ministre de l'Instruction Publique Ferdinando Martini en 1896. Pour réaliser l'État unitaire il est nécessaire de créer une certaine homogénéité sociale, politique et culturelle, et on pense que les moyens d'y parvenir sont la socialisation politique de la population, son éducation logique et rationnelle, et le contrôle social. Le rôle décisif appartenait à la nouvelle entité étatique qui manifestait un véritable engagement pour « donner une patrie » aux Italiens et pour fonder une identité collective. Son moyen d'action fut l'instruction élémentaire. En 1859 le décret Casati représente la première loi organique sur l'école en établissant la gratuité de l'école primaire ; l'article 326 établit une « obligation scolaire » pour une durée de deux ans. En 1877 la loi Coppino rappelle cette obligation ; enfin la circulaire Coppino de février 1886 définit « l'esprit de l'école » du Royaume d'Italie : « L'école primaire entend former une population autant que possible instruite, mais principalement honnête, industrielle, utile pour la famille et dévouée à la Patrie et au Roi »⁸. L'école élémentaire devait conduire à l'unité spirituelle du pays, grâce à une culture générale telle qu'elle permette à toutes les classes de la société de se rencontrer et de se réconcilier dans la conscience d'un lien intime et indissoluble⁹.

Avec les nouvelles lois scolaires l'intérêt pour la littérature pédagogique s'accroît. De Amicis, qui s'était également engagé à défendre la condition des maîtres d'école, dans son *Romanzo d'un maestro*, écrit au même moment que *Cuore* et publié en 1890, décide qu'il lui faut remédier à l'absence de bons livres éducatifs dans les écoles, et commence à rédiger *Cuore* dès 1878. Ce texte se trouve au centre des intérêts de l'auteur : l'armée, l'école, la question sociale, le thème de la bonté. Dans un livre composé de manière originale, comprenant trois strates de textes : le journal d'Enrico, les récits mensuels et les lettres de ses parents, il donne un aperçu de la société turinoise des années 1880 et met en place un discours glorificateur et emphatique sur l'Italie et ses représentants, notamment dans les lettres écrites par le père d'Enrico¹⁰.

8. « La scuola primaria intende formare una popolazione per quanto possibile istruita, ma principalmente onesta, operosa, utile alla famiglia e devota alla Patria e al Re ».

9. Voir Mariella COLIN *Éducation, culture et mentalités dans l'Italie libérale (1860-1900) à travers la littérature pédagogique*, Thèse d'État, Paris, Sorbonne Nouvelle, 1984 ; et récemment son article *L'Éducation du sentiment national en Italie au siècle dernier*, *Chroniques italiennes* n. 47/48, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1996.

10. Voir surtout le chapitre *Italia* où l'on trouve des exclamations du type : « Je t'aime, patrie sacrée !...je t'aime et te vénère toute entière... » (« T'amo, patria sacra ! ...t'amo e ti venero tutta... »).

L'organisation du consensus national : la création d'un mythe

En lisant le texte avec attention, on peut remarquer que le discours de De Amicis exploite description et narration pour créer un véritable mythe national : l'auteur part de l'idée qu'il existe préalablement une patrie italienne et il l'illustre et le démontre constamment. Ainsi le livre est caractérisé par un discours patriotique omniprésent : les mots « patrie », « nation », « patriote » sont récurrents, et chaque action ou geste est ramené à l'amour de la patrie (*L'amor di patria* est le titre d'une des lettres du père d'Enrico à son fils).

Il s'agit d'un discours d'auto conviction et d'auto célébration, qui impose la notion d'identité nationale plus qu'il ne la démontre, et remplace un exposé explicatif et déductif par une sacralisation de la patrie. L'Italie apparaît dans le texte par des métaphores à haute charge émotive : tour à tour elle est une mère pour ses fils, ou bien elle assume un caractère sacré anciennement réservé à Dieu. La patrie est étroitement liée à l'amour maternel : dans la lettre *L'amor di patria*, le père d'Enrico affirme « J'aime l'Italie parce que ma mère est italienne »¹¹ ; et réciproquement, la patrie est elle-même la mère de tous les Italiens : « mère auguste (...), je suis fier d'être né de toi, et d'être appelé ton fils »¹². Le discours sur la patrie utilise de nombreuses expressions religieuses, par exemple on lit « Elle est une chose si grande et sacrée »¹³, ou « la sainte image de la patrie »¹⁴. Un chapitre entier est une prière « à l'Italie » : il présente même un caractère blasphématoire car il ressemble à une parodie des prières religieuses où le nom de Dieu serait remplacé par celui de l'Italie, dans les expressions suivantes : « tu semais tant de lumière d'intelligences divines sur le monde », « je t'aime et te vénère », « et je te jure... ». La patrie est une foi, comme le disait déjà Michelet en 1846 à propos de la France¹⁵.

De Amicis ne met jamais en cause le concept de nation, ni même ne pose la question de son exact contenu à chaque fois que ce terme est employé. Cela est d'autant plus remarquable que l'on a l'impression que les personnages se trouvent très souvent confrontés à la pensée de la patrie : chaque action des personnages a une signification au niveau national, pour la patrie italienne.

11. « Io amo l'Italia perché mia madre è italiana ».

12. « madre augusta (...) sono altero di essere nato da te, e di chiamarmi figliuol tuo », chapitre *Italia*.

13. « Ella è una cosa grande e sacra cosa », chapitre *L'amor di patria*.

14. « la santa immagine della patria », chapitre *La vigilia del 14 marzo*.

15. « La France est une religion », *Le Peuple* (1846).

Tous les domaines sont touchés : celui de la famille avant tout, et toutes les valeurs ont également une contrepartie patriotique : l'éducation morale, l'héroïsme et le sacrifice, le travail, la religion, l'armée. Ils ont une valeur intrinsèque, mais qui est sublimée dans une optique nationale plus large. L'identité nationale est ainsi construite par un usage récurrent du vocabulaire de la nation pour décrire le quotidien qui en devient national : les mots « Italia » ou « patria » se retrouvent aussi bien dans la bouche du maître d'école¹⁶, du petit patriote de Padoue¹⁷, que du directeur de l'école d'Enrico¹⁸. *Cuore* apprend de cette sorte à ses jeunes lecteurs que la patrie fait partie intégrante de la vie de tous les jours, qu'elle existe comme une entité en soi, mais aussi à travers l'expérience de chacun d'entre nous, et l'auteur se charge de donner les conseils sur les comportements à adopter devant cet état de fait.

L'idéalisation du mythe

Tous les personnages de De Amicis témoignent d'une véritable foi en l'existence et la solidité de l'objet « patrie » ; or il n'y a pas de meilleure incitation à l'amour de sa patrie que son idéalisation. L'auteur nous donne ainsi à

16. « Aujourd'hui entre à l'école un petit italien né à Reggio de Calabre, a plus de cinq-cent milles d'ici. Chérissez votre frère venu de loin. Il est né dans une terre glorieuse, qui donna à l'Italie des hommes illustres, et qui lui donne de grands travailleurs et de braves soldats, dans une des plus belles terres de notre patrie... » (« Oggi entra nella scuola un piccolo italiano nato a Reggio di Calabria, a più di cinquecento miglia di qua. Vogliate bene al vostro fratello venuto di lontano. Egli è nato in una terra gloriosa, che diede all'Italia degli uomini illustri, e le dà dei forti lavoratori e dei bravi soldati, in una delle più belle terre della nostra patria... »), chapitre *Il ragazzo calabrese*.

17. Qualifié d'emblée de « patriote » dans le titre du chapitre—*Il piccolo patriota padovano*—, il prononce cette phrase qui clôt le récit mensuel : « je n'accepte pas l'aumône de ceux qui insultent mon pays » (« io non accetto l'elemosina da chi insulta il mio paese »).

18. « Le directeur dit : - Vous devez aimer les soldats, mes enfants. Ce sont nos défenseurs, ceux qui iraient se faire tuer pour nous, si demain une armée ennemie menaçait notre pays. Ce sont des enfants eux aussi, ils ont quelques années de plus que vous ; et eux aussi vont à l'école ; et il y a des pauvres et des riches, parmi eux, comme parmi vous, et il viennent de tous les coins d'Italie. (...) Les soldats ne sont plus ceux [qui ont combattu en 1848], mais le drapeau est toujours le même. Combien étaient déjà morts pour notre pays autour de ce drapeau vingt ans avant que vous naissiez ! » (Il direttore disse : - « Voi dovete voler bene ai soldati, ragazzi. Sono i nostri difensori, quelli che andrebbero a farsi uccidere per noi, se domani un esercito straniero minacciasse il nostro paese. Sono ragazzi anch'essi, hanno pochi anni più di voi ; e anch'essi vanno a scuola ; e ci sono poveri e signori, fra loro, come fra voi, e vengono da tutte le parti d'Italia.(...) I soldati non son più quelli [che hanno combattuto nel 1848] , ma la bandiera è sempre la stessa. Quanti erano già morti per il nostro paese intorno a quella bandiera venti anni prima che voi nascestes ! »).

voir une Italie unie¹⁹ et formée d'un peuple-soldat fier de se sacrifier pour elle et pour son prochain²⁰. *Cuore* insiste sur la parfaite entente entre les classes et entre les Italiens, en anéantissant d'un coup tout discours contestataire. La description de la société qui apparaît dans le livre représente une société idyllique. Toutes les classes, sauf les paysans, sont représentées unies et solidaires. L'épisode fondamental qui illustre le message humanitaire typique du socialisme bourgeois se déroule dans le chapitre *Il carbonaio e il signore*, où le père du petit Carlo Nobis serre la main d'un charbonnier pour réparer l'offense de son fils qui a osé dire à Betti « Ton père est un gueux » (« Tuo padre è uno straccione »). La réunion fraternelle des différentes classes sociales se réalise principalement grâce à l'école, exaltée pour cela par De Amicis dès la première page : devant l'école, tous les parents se retrouvent, quelle que soit leur origine sociale : « Des dames, des messieurs, des femmes du peuple, des ouvriers, des officiers, des grand-mères, des servantes, tous tenant les enfants par la main et les carnets scolaires dans l'autre ». (« Signore, signori, donne del popolo, operai, ufficiali, nonne, serve, tutti coi ragazzi per una mano e i libretti di promozione nell'altra »). Dans le chapitre *I parenti dei ragazzi*, Enrico affirme avec ingénuité : « Il semble que l'école les rende tous égaux et amis ». (« Pare che li faccia tutti eguali e tutti amici la scuola. »).

La construction d'une identité nationale positive et exemplaire se fait au prix de l'exposé d'un certain nombre de préjugés : tout discours dangereux est occulté pour favoriser l'intégration. De Amicis préfère effacer chaque contra-

19. Tout est mis en place pour montrer l'unité des régions italiennes : on en a un exemple dans le discours du maître d'école aux élèves à propos du petit Calabrais qui vient d'être admis dans la classe d'Enrico : « Aimez-le, de sorte qu'il ne se rende pas compte d'être loin de la ville où il est né, faites lui voir qu'un enfant italien, quelle que soit l'école italienne où il met les pieds, y trouve des frères. » (Vogliategli bene, in maniera che non s'accorga di esser lontano dalla città dove è nato, fategli vedere che un ragazzo italiano, in qualunque scuola italiana metta il piede, ci trova dei fratelli. », chapitre *Il ragazzo calabrese*).

20. L'auteur nous présente une synthèse de sa morale macabre, guerrière et patriotique dans le paragraphe : « Tous ces jeunes gens pleins de force et d'espoirs peuvent d'un jour à l'autre être appelés à défendre notre pays, et en quelques heures ils peuvent tomber tous terrassés par les balles et par la mitrailleuse. A chaque fois que tu entends crier dans une fête : Vive l'armée, vive l'Italie, représente-toi, au delà des régiments qui passent, une campagne couverte de cadavres et inondée de sang, et alors le vive l'armée te sortira du plus profond de ton cœur, et l'image de l'Italie t'apparaîtra plus sévère et plus grande ». (« Tutti questi giovani pieni di forza e di speranze possono da un giorno all'altro esser chiamati a difendere il nostro paese, e in poche ore cader sfraccellati tutti dalle palle e dalla mitraglia. Ogni volta che senti gridare in una festa : Viva l'esercito, viva l'Italia , raffigurati, di là dai reggimenti che passano, una campagna coperta di cadaveri e allagata di sangue, e allora l'evviva all'esercito t'escirà più dal profondo del cuore, e l'immagine dell'Italia t'apparirà più severa e più grande. », chapitre *L'esercito*).

diction ou difficulté : par exemple les grèves ne sont pas mentionnées, alors que la première grève de masse des ouvriers boulangers se produit juste au mois d'octobre 1881, le mois où débute le journal d'Enrico. On ne trouve aucune allusion à la délinquance, pourtant très présente à Turin dans ces années-là et que De Amicis condamne dans *La maestrina degli operai* qui date de 1895 : la délinquance précoce, la criminalité organisée, la prostitution et les infanticides sont absolument ignorés. A l'intérieur de l'école, il n'y a aucune mention des conflits avec les Catholiques ou même des conflits entre les maîtres d'école et l'administration des communes qui apparaissent dans les autres livres de De Amicis, notamment *Il romanzo di un maestro*. L'auteur a choisi de découper uniquement la tranche de réalité qui correspond aux avantages de l'urbanisation et de la modernisation sans excès de propagande, mais avec de forts accents d'exclusion. Un seul personnage représente le pôle négatif absolu : le camarade de classe d'Enrico, Franti²¹. Ce personnage incarne un possible défaut dans le discours unitaire du livre : on le voit qui se moque des autorités, de l'armée qui défile et des mutilés de guerre accueillis respectueusement par les autres enfants patriotes. Mais il est toutefois immédiatement éliminé. En effet celui qui n'accepte pas les règles de la communauté est exclu de ses bénéfices, chassé comme un « infâme »²², repoussé dans le monde des lois naturelles et animales : Franti est relégué dans le monde des bêtes et est chassé de l'école « comme un chien »²³. Umberto Eco analyse avec beaucoup d'humour et de finesse le rôle de Franti dans le système de valeurs de *Cuore*, en insistant particulièrement sur son rire provocateur et inquiétant²⁴, qu'il définit « sogghigno epocale ». Il propose une lecture « métaphysique » de ce personnage :

« Voilà donc se profiler l'idée d'un Franti comme motif métaphysique dans la fausse sociologie de *Cuore*. Le rire de Franti est quelque chose qui détruit, et qui est considéré mauvais seulement parce qu'Enrico identifie le Bien avec l'ordre existant et dans lequel on engraisse. Mais si le Bien est seulement ce qu'une société reconnaît comme favorable, le Mal sera seulement ce qui s'oppose à ce qu'une société identifie avec le Bien, et le Rire, l'instrument avec lequel le novateur occulte met en doute ce qu'une société considère comme Bien, apparaîtra avec le visage du Mal, tandis qu'en réa-

21. « Franti nel cosmo del *Cuore* rappresenta la Negazione », Umberto Eco « Franti o il Cuore », *Il Caffè*, 1962, n. 3, repris dans *Diario minimo*, Milano, Mondadori, 1963, p. 90.

22. On trouve cet adjectif à propos de Franti dans le chapitre *La madre di Franti*.

23. Dans le chapitre *Franti, cacciato dalla scuola*.

24. Il cite notamment le chapitre *Franti, cacciato dalla scuola* : « Une seule personne pouvait rire pendant que Derossi racontait les funérailles du Roi, et Franti rit. » (« Uno solo poteva ridere mentre Derossi diceva dei funerali del Re, e Franti rise. »)

lité le rieur—ou le ricaneur—n'est autre que le maïeuticien de la possibilité d'une société différente »²⁵

Le livre est dominé par une même volonté d'intégration : « l'axe central de la mentalité de De Amicis est représenté par la recherche d'une instance de *normalité* »²⁶ que nous trouvons dans la littérature scientifique de cette époque. Derossi représente la parfaite incarnation de cette normalité supérieure : fils de négociant, beau, robuste, très intelligent et possédant toutes les vertus, il est admiré par tous ses camarades qui voudraient lui ressembler. Derrière l'idéalisation de la patrie se profile le portrait d'un « surhomme » idéal, l'*exemplum* de l'Italien qui sera tant recherché dans la période fasciste. Le livre participe à l'inculcation des valeurs de l'ordre et de l'autorité, dans une société policée même dans la simple cellule familiale, ce qui fait dire à Umberto Eco a propos d'Enrico :

« opprimé dès sa plus tendre enfance par un père, par une mère et par une sœur qui lui écrivent nuit et jour, comme des hommes de main de l'OAS, des lettres presque de menace sur son journal, il vit continuellement plongé dans de sombres complexes, un peu partagé entre l'admiration soumise envers Garrone qui ne perd pas une occasion pour faire de la basse rhétorique électorale (« C'est moi » et le maître, benêt : « Tu es une âme noble ! ; et si quelqu'un dérange le remplaçant, immédiatement Garrone est du côté du plus puissant et de l'ordre : « gare à celui qui lui donne du souci, vous abusez parce qu'il est bon, le premier qui lui fait encore une blague je l'attends dehors et je lui casse les dents !... »²⁷

25. « Ecco dunque profilarsi l'idea di un Franti come motivo metafisico nella sociologia fasulla del *Cuore*. Il riso di Franti è qualcosa che distrugge, ed è considerato malvagità solo perché Enrico identifica il Bene all'ordine esistente e in cui si ingrassa. Ma se il Bene è solo ciò che una società riconosce come favorevole, il Male sarà soltanto ciò che si oppone a quanto una società identifica con il Bene, ed il Riso, lo strumento con cui il novatore occulto mette in dubbio ciò che una società considera come Bene, apparirà col volto del Male, mentre in realtà il ridente—o il sogghignante—altro non è che il maieuta di una diversa società possibile. », p. 94.

26. « L'asse centrale della mentalità deamicisiana è rappresentato dalla ricerca di un'istanza di *normalità* », Alberto ASOR ROSA, « Le voci di un'Italia bambina (*Cuore e Pinocchio*) », in *Storia d'Italia*, vol IV, t.2, Torino, Einaudi, 1981, p. 929.

27. « Oppresso sin dalla più tenera infanzia da un padre, da una madre e da una sorella che gli scrivono nottetempo, come sicari dell'OAS, lettere pressoché minatorie sul suo diario, egli vive continuamente immerso in umbratili complessi, un po' diviso tra l'ammirazione prona per un Garrone che non perde occasione per fare della bassa retorica elettorale (« Son io ! » e il maestro, babbeo : « Tu sei un'anima nobile ! ; e se qualcuno dà noia al supplente, subito Garrone dalla parte del potente e dell'ordine : « guai a chi lo fa inquietare, abusate perché è buono, il primo che gli fa ancora uno scherzo lo aspetto fuori e gli rompo i denti !... », p. 85-86.

Une nation sentimentale

De Amicis s'est beaucoup inspiré des œuvres de Michelet au moment de la rédaction de *Cuore* : dans sa lettre du 2 février 1878 à son éditeur, Treves, il lui dit : « J'ai lu les volumes de Michelet. Le dernier fut *L'Amour*. Toute mon âme s'est réveillée. Je me suis dit : voici mon livre. »²⁸. C'est ainsi que sur les traces de l'historien français, De Amicis a fait de la nation italienne une entité comprise sentimentalement. Rien n'est explicite dans ce livre qui, d'après son auteur, a été écrit en suivant les élans du cœur plus que la froide raison démonstratrice²⁹. On en a un exemple dans le fait que, dans le livre, l'Italie et son territoire se résument à de maigres et vagues paroles. Le fait que Derossi récite sa leçon de géographie italienne en fermant les yeux est emblématique³⁰. L'Italie est rêvée, sentie et fabriquée à partir du néant pour réaliser une communauté imaginaire.

En effet une nation ne peut pas exister sans les idées et les émotions pensées et ressenties par ses habitants. Benedict Anderson est explicite sur ce point :

« [une nation] est *imaginaire* parce que même les membres de la plus petite des nations ne connaîtront jamais la plupart de leurs concitoyens, jamais ils ne les croiseront ni n'entendront parler d'eux, bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion »³¹.

28. « Ho letto i volumi del Michelet. L'ultimo fu l'*Amour*. Tutta la mia anima si è ridestata. Ecco il mio libro, dissi. », cité par M. MOSSO *I tempi del «Cuore»*. *Vita e lettere di Edmondo De Amicis ed Emilio Treves*, Milano, Mondadori, 1925, p. 39.

29. « J'ai en tête un livre nouveau, original, puissant, mien—dont le seul concept m'a fait pleurer de joie et d'enthousiasme, je dis *puissant* si je réussis à ne pas en gâcher le sujet en le développant. Mais j'espère que non, parce qu'il est né au plus vif de mon âme. J'ai pensé longtemps. Je me suis dit: pour faire un livre nouveau et fort il faut que je le fasse avec la faculté par laquelle je me sens supérieur aux autres—avec le cœur. » (« Ho in testa un libro nuovo, originale, potente, mio—di cui il solo concetto m'ha fatto piangere di contentezza e di entusiasmo, dico *potente* se mi riuscirà di non guastarne l'argomento trattandolo. Ma spero di no, perché mi è nato proprio nel più vivo dell'anima. Ho pensato molto tempo. Mi son detto : per fare un libro nuovo e forte bisogna che lo faccia colla facoltà nella quale mi sento superiore agli altri—col cuore. »), cité par Mim " MOSSO, *op. cit.*, p. 38–39.

30. « Il fermait les yeux et disait : Voici, je vois toute l'Italie, les Apennins qui s'allongent jusque la mer Ionienne, les fleuves qui courent par ici et par là, les villes blanches, les golfes, les baies azurées, les îles vertes... », (« chiudeva gli occhi e diceva : Ecco, io vedo tutta l'Italia, gli Appennini che s'allungano sino al Mar Jonio, i fiumi che corrono di qua e di là, le città bianche, i golfi, i seni azzurri, le isole verdi », chapitre *Una bella visita*).

31. Benedict ANDERSON, *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, 1991. En français *L'imaginaire national*, traduction de P. E. Dauzat, Paris, la Découverte, 1996, ici p. 19

Les individus bâtissent le plus souvent leur image de la nation sous la forme d'une communauté ou d'un groupe qui lui sont homogènes. Cette nation est une sorte de mélange entre le réel et l'imaginaire : c'est à partir de l'expérience et des connaissances des individus qu'il est possible d'effectuer le travail de construction qui mène à la représentation de la nation. Or cela ne semble pas être le cas dans *Cuore*. Le livre fonctionne à partir d'une métaphore : l'école est la métaphore de la société et de la nation³². L'espace de la nation est présenté tout particulièrement comme une métaphore qu'il faut déchiffrer : tous les problèmes concernant l'unité nationale, la conscience d'appartenir à la communauté de la patrie ou même le contact avec ses propres concitoyens comme le Calabrais, sont tous analysés à l'intérieur de l'institution scolaire. La réalité extérieure est rationalisée dans le discours scolaire et reste pour cela immatérielle et mystérieuse dans l'esprit des lecteurs, mais aussi dans l'esprit des enfants qui apparaissent dans le livre. En effet la Calabre, après la lecture de *Cuore*, reste la même pour un jeune lecteur ou pour les élèves de la classe d'Enrico : un point sur la carte indiqué par le maître, qu'il faut simplement aimer et respecter, sans connaître sa réalité physique et/ou ses caractéristiques concrètes. Il en est de même pour l'Italie telle qu'elle apparaît métaphorisée par les douze enfants des douze régions d'Italie qui, le jour de la remise des prix, distribuent les attestations : une voix s'exclame : « Ecco l'Italia! ». La réalité qui apparaît dans le livre se heurte ainsi aux limites de la métaphore : l'Italie telle qu'elle est présentée ne sort pas du songe, de la rêverie. Elle échappe aux enfants qui ne peuvent que l'accepter et la sentir d'une façon abstraite et imposée. L'acquisition du sentiment national demande des opérations mentales difficiles : il faut réussir à voir plus loin que les simples gestes quotidiens pour leur donner une signification plus grande, nationale, comme ce qu'explique le père d'Enrico à son fils dans la lettre sur la rue : il faut qu'Enrico apprenne à bien se comporter dans la rue, car il contribuera à donner aux étrangers et à ses concitoyens une bonne image de sa patrie³³.

32. Selon l'expression de Paolo GETREVI : « [La scuola è una] palese metafora della nazione : una società rozza e caotica che inizia il faticoso cammino per diventare un popolo. », in *L'incerta favola del personaggio. 1881-1923 : il romanzo italiano*, op. cit.

33. « L'école, donc, comme espace d'une expérience potentiellement totalisante, et, en même temps, pour cela justement, lieu de défense et de protection, où la participation à la vie réelle peut se faire uniquement sur le mode de la sympathie. » (« La scuola, dunque, come spazio di esperienza potenzialmente totalizzante, e, insieme, proprio perciò, luogo di difesa e di protezione, in cui la partecipazione alla vita reale può essere unicamente di tipo simpatetico. »), Bruno TOBIA « Una cultura per la nuova Italia », in *Storia d'Italia*, a cura di V. SABBATUCCI e V. VIDOTTO, vol.2, Roma-Bari, Laterza, 1995, p. 480.

Les limites de la définition de l'identité nationale par De Amicis dans *Cuore* et le confinement de la patrie dans le « sentimental » sont plus particulièrement mesurables si l'on compare cet ouvrage à un autre best-seller de l'époque, cette fois-ci en France : il s'agit du *Tour de la France par deux enfants* de G. Bruno, publié pour la première fois en 1877, vendu à 3 millions d'exemplaires en 10 ans et qui atteint un total de 6 millions d'exemplaires en 1901. Ce manuel scolaire, également emblématique de l'éducation, de la culture et de la mentalité de la France républicaine, comme *Cuore* l'est de l'Italie libérale, présente bien des ressemblances avec le livre italien, mais aussi des différences fondamentales quant à la description et la définition de l'identité nationale en France. Au delà du fait que la France est un pays plus vieux que l'Italie, le discours de G. Bruno est plus large d'audience et plus intégrateur. Le livre français dépasse le livre italien en ce qui concerne l'opération de construction du nationalisme sur tout type de matériel : il donne la première place aux questions de territoire, de race et de langue et exploite avec succès le domaine de l'histoire.

Au XIX^{ème} siècle, les pères de la République donnèrent à l'histoire un rôle patriotique : inculquer l'amour de la patrie une et indivisible et la foi dans la supériorité de la France. Ernest Lavisse eut un grand rôle dans la fixation d'un texte du passé, organisé autour d'une France sans commencement, incarnée par une Gaule mythique et par une succession d'actes guerriers et de conquêtes licites car elles construisaient une patrie préexistante à sa formation³⁴. *Le Tour de la France* reprend ces valeurs si bien que l'histoire et la nation se confondent pour donner l'image d'une nation éternelle, qui précède son histoire. Le livre affronte la question de l'origine des français en soutenant la thèse du « paradigme gaulois »³⁵ : le peuple français est décrit comme étant l'héritier des Gaulois par des expressions comme « Nos ancêtres les Gaulois (...) », et possède ainsi une nature propre. Les Gaulois apparaissent comme un peuple-enfant sauvage, qui a besoin d'être discipliné, mais à la nature généreuse et courageuse³⁶. Le but principal de ces discours est le rappel de l'identité et de la permanence de la nation : la France apparaît comme un être extérieur, presque immobile d'un point de vue historique³⁷. Au

34. Pour plus de détails voir Suzanne CITRON *Le Mythe national ; l'Histoire de France en question*, Paris, Ed. ouvrières, 1991.

35. Dominique MAINGUENEAU *Les livres d'école de la République 1870-1914*, Paris, Le Sycomore, 1979.

36. L'auteur décrit les Gaulois dans ces termes : « Ils estimaient avant toute chose le courage et la liberté. Ils se riaient de la mort. »

37. On peut le voir par exemple dans la comparaison qui relie le siège d'Alésia au siège de Paris de l'année 1870 : « Alésia, assiégée et cernée par les Romains, comme notre grand Paris l'a été de nos jours par les Prussiens, ne tarda pas à ressentir les horreurs de la famine. »

contraire l'histoire dans le livre *Cuore* est centrée sur les grandes guerres du Risorgimento et sur leurs grands hommes : la trilogie traditionnelle Victor Emmanuel–Cavour–Garibaldi, mais aussi Mazzini et le roi Humbert. Même si dans ces récits d'histoire on remarque la présence d'un rappel de la permanence de la nation italienne³⁸, celle-ci est très maladroitement illustrée, par le manque d'allusions aux artistes, aux lettrés ou aux célèbres scientifiques italiens, comme si avant l'Unité il n'y avait eu personne de célèbre en Italie qui méritât de l'attention. De Amicis insiste même sur l'œuvre d'unification difficile et inachevée, à propos des craintes du comte Cavour : « son énorme œuvre pouvait s'écrouler d'un moment à l'autre comme un édifice fragile lors d'une secousse de tremblement de terre. »³⁹

En ce qui concerne la question de la langue, le *Tour de la France* assume une position militante en faveur de l'unification linguistique du pays. La langue française est présentée dans le livre comme la langue de l'évidence qui se retrouve dans toutes les provinces : il n'apparaît pas de variations dialectales, ni de niveaux de langue, ni de disparités socio-professionnelles. Les villes et les campagnes communiquent parfaitement par le biais d'une langue grammaticalement exemplaire : celle qui est enseignée à l'école primaire. On trouve seulement deux exceptions à cette règle, vivement critiquées : dans le chapitre XXXII on trouve une allusion à la laideur du dialecte alsacien « Les Alsaciens prononcent souvent les d comme des t, les v comme les f. Les Gascons, les Languedociens, les Provençaux mettent des é fermés à la place des e muets. Évitez les accents de ce genre et parlons notre langue avec simplicité, avec pureté. » Puis lors du séjour des enfants dans une ferme du Dauphiné, l'auteur illustre les méfaits du dialecte, en décrivant de façon pathétique leur désarroi dû à leur impossibilité de se faire comprendre⁴⁰. Être Français signifie parler la langue française, tandis que *Cuore* laisse la ques-

38. De Amicis développe l'idée d'une patrie italienne indépendante de l'aspect institutionnel de la péninsule : l'idée de la préexistence de l'Italie en tant que nation avant l'Unité, par exemple dans l'expression : « La grande patrie italienne, divisée en sept États et opprimée par les étrangers et les tyrans avait resurgi sous la forme d'un seul État ». (« La grande patria italiana, spezzata in sette Stati e oppressa da stranieri e da tiranni, era risorta in uno Stato solo ».)

39. « L'enorme opera sua poteva rovinare di momento in momento come un fragile edificio a un crollo di terremoto », chapitre *Il conte Cavour*.

40. Dans le *Livre du maître*, Bruno stigmatise de façon générale les patois : « Patois—langage populaire et corrompu, particulier à une province. Malgré les progrès de l'instruction populaire, il y a encore en France un nombre considérable de patois : le picard, le normand, le breton, le lorrain, le champenois, le berrichon, le bourguignon, le provençal, le languedocien, le gascon, l'auvergnat, le limousin, etc...Est-il désirable de conserver tous les patois dans les provinces ?— Si l'on parle à la fois le français et le patois, à quoi bon se charger la mémoire de deux langues, au lieu d'apprendre des choses utiles ? Et si on ne parle pas français ou si on le parle mal, quelle honte ! ».

tion de la langue en suspens : De Amicis fait parler des personnages en dialecte, comme le petit clown ou le patriote de Padoue. La question du lien entre langue et nation ne fait pas partie du discours patriotique de De Amicis. Pourtant De Amicis consacre un essai à *L'idioma gentile*, en 1906, en reprenant les idées déjà exprimées au XVIII^e siècle par Algarotti ⁴¹, ce qui confirme l'interprétation de Gramsci :

« À chaque fois qu'affleure, d'une façon ou d'une autre, la question de la langue, cela signifie qu'une série d'autres problèmes est entrain de s'imposer : la formation et l'élargissement de la classe dirigeante, la nécessité d'établir des rapports plus intimes et sûrs entre les groupes dirigeants et la masse populaire-nationale, c'est-à-dire de réorganiser l'hégémonie culturelle » ⁴².

L'idée d'une langue nationale n'apparut peut-être pas immédiatement à De Amicis avec évidence dans les années 1880.

Enfin Le livre de G. Bruno montre constamment l'union des Français en évoquant la supériorité de la race blanche ⁴³. La division des hommes se situe à l'échelle mondiale et les Français forment un tout compact et indivisible. Dans le livre italien, au contraire, l'auteur ne définit pas un type national. La description physique des Italiens, qui apparaît dans le journal d'Enrico ou dans les récits mensuels, montre en premier lieu une division de la péninsule en deux races distinctes : la « race méditerranéenne » et la « race nordique » ⁴⁴. D'un côté le Sarde, le Napolitain et la Napolitaine, le Calabrais et le Sicilien sont tous petits, bruns, de couleur sombre, tandis que le Lombard a de grands yeux bleus, des cheveux blonds et longs. Un des personnages affirme que les soldats provenant de chaque région d'Italie « peuvent se reconnaître à leurs visages » (chapitre *I soldati*). Les liens pourtant essentiels

41. « Nous ne pouvons mieux servir la gloire de l'Italie (...) qu'en utilisant notre langue et en persuadant aimablement les hommes de lettres et les peuples étrangers de l'apprendre. », *Opere*, t. IX, 2e partie *Della perfetta poesia italiana*.

42. « Ogni volta che affiora, in un modo o nell'altro, la questione della lingua, significa che si sta imponendo una serie di altri problemi : la formazione e l'allargamento della classe dirigente, la necessità di stabilire rapporti più intimi e sicuri tra i gruppi dirigenti e la massa popolare-nazionale, cioè di riorganizzare l'egemonia culturale. », Antonio GRAMSCI *Letteratura e vita nazionale*, Roma, 1971, p. 253.

43. L'auteur, dans la didascalie d'une illustration représentant les quatre races humaines, explique : « la race blanche [est] la plus parfaite des races humaines ». La hiérarchie va du Blanc au Jaune au Rouge et enfin au Noir. Le Blanc représente la norme tandis que les autres sont définis par leurs déviations par rapport à cette norme.

44. Giovanni TRECCANI *Enciclopedia*, Milano, Rizzoli, 1935, article «Razza».

pour les nationalistes du XIX^{ème} siècle (voir surtout les Allemands Herder, Fichte et Humboldt) entre la race, la langue et la nation ne figurent pas dans le discours patriotique de De Amicis, qui entendait pourtant livrer un « volume admirablement structuré pour répondre aux exigences de fondation «culturelle» de la nouvelle Italie »⁴⁵. Lucetta Scaraffia et Bruno Tobia insistent sur l'engagement de De Amicis dans « la transposition mythologique du procès d'unification nationale »⁴⁶, mais les diverses allusions idéologiques que l'on rencontre dans le livre *Cuore* sont loin de constituer une théorie nationaliste comparable au livre français. Ces auteurs proposent une interprétation :

« les différences entre la situation française, où la conscience nationale pouvait s'identifier en plusieurs siècles d'histoire unitaire, et la nouvelle nation italienne avec sa nécessité d'un enracinement historique se reflètent dans l'organisation fondamentalement différente des deux livres⁴⁷. Lavisce, en effet, écrit un véritable livre d'histoire qui reconstruit les siècles du passé français afin d'en consolider l'identité nationale, tandis que De Amicis, qui dispose d'un matériau historique récent et faible, est contraint de donner moins de place à l'histoire et plus aux intrigues quotidiennes, à l'enseignement moral »⁴⁸.

Dans le manuel de G. Bruno, tout est mis au service de l'expression de la grandeur nationale, tandis que dans le livre italien plus de place est donnée à la valeur individuelle et aux honneurs privés (comme l'histoire du jeune écrivain florentin par exemple, qui travaille pour son père). Le discours français

45. « Un volume mirabilmente strutturato per rispondere alle esigenze di fondazione «culturale» della nuova Italia », Lucia SCARAFFIA et Bruno TOBIA, «*Cuore*» di E. De Amicis (1886) e la costruzione dell'identità nazionale, *Dimensioni e Problemi della ricerca storica*, 1988, (2), p. 105.

46. « La trasposizione mitologica del processo di unificazione nazionale in cui De Amicis si impegna. », p. 117.

47. Lucetta Scaraffia et Bruno Tobia comparent *Cuore* et l'*Histoire de France* de Lavisce (1884).

48. « Le differenze tra la situazione francese, in cui la coscienza nazionale poteva identificarsi in secoli di storia unitaria e la nuova nazione italiana con la sua necessità di radicamento storico si rispecchia [sic] nell'impostazione fondamentale diversa dei due libri. Il Lavisce, infatti, scrive un vero e proprio libro di storia che ricostruisce i secoli del passato francese al fine di consolidarne l'identità nazionale, mentre De Amicis, disponendo di un materiale storico recente e debole, è costretto a dare meno spazio alla storia e più all'intreccio quotidiano, all'insegnamento morale. », Lucia SCARAFFIA e Bruno TOBIA, *op. cit.*, p. 128-129. Luciano TAMBURINI, dans son *Cent'anni di Cuore*, Torino, Allemandi, 1986, parle de « quotidienneté mesquine et asphyxiante » (« piccola e asfittica quotidianità »).

est plus ciblé explicitement : il s'adresse, semble-t-il, à la France artisanale et paysanne, tant par les personnages qu'il met en scène que pour les leçons de morale qu'il fait ; mais cela lui donne implicitement une portée plus vaste, car il s'agit de parler à la grande masse des Français. Le livre italien semble mettre sur le même plan les bourgeois et les pauvres, tous réunis sur les bancs de l'école, mais implicitement le discours national touche plutôt les cordes de la sensibilité bourgeoise citadine et septentrionale. Le livre ignore les campagnes, et les manifestations de sentiments patriotiques, en tout cas dans le journal d'Enrico, concernent des événements de la vie citadine, comme les défilés des soldats ou la cérémonie de remise des diplômes dans un théâtre, haut lieu d'autocélébration de la bourgeoisie turinoise. La représentation de l'Italie comme territoire national est surtout plus vague par rapport au discours structuré sur la France, qui est marqué par la volonté exprimée durant tout le livre de lier le discours sur la patrie à la manifestation physique de l'objet dont on parle. Les deux enfants font un tour de la France, et ce voyage n'est pas innocent : qu'ils fassent un tour du propriétaire ou qu'ils arpentent le pays, il n'en reste pas moins que le discours est sans arrêt renforcé et démontré par des images, des preuves concrètes de l'existence de ce dont on parle. La France est là, c'est une entité concrète, mesurable, quantifiable, dont on peut faire l'éloge à partir de multiples données visibles et vivantes. Le discours français enfin est plus marqué par les doctrines nationalistes, par une réflexion sur ce qu'est une nation et sur les manifestations de sa grandeur⁴⁹. Les thèses italiennes sont marquées de faiblesse à ce sujet : on le voit à propos du rapport à l'étranger, qui montre une Italie humiliée et injuriée⁵⁰, face à une France toute puissante et enviée par tous les autres pays⁵¹.

Au cours des années 1880 cependant, on peut voir les prémises de l'élaboration des différents courants nationalistes italiens: Carducci développe longuement le mythe de Rome, qui trouve son continuateur dans d'Annunzio, Crispi réalise le premier essai de politique impériale, théorisée et magnifiée

49. Comme la théorie de la nation-plébiscite, qui sera définie plus tard par Ernest Renan dans sa conférence du 11 mars 1882 *Qu'est-ce qu'une nation ?* ; le lien établi entre le nationalisme et le primat économique ; et enfin la définition du messianisme français envers les autres pays et surtout envers les colonies.

50. Dans le récit du patriote de Padoue, le petit italien se rebelle car il entend des étrangers insulter son pays ; même en Amérique du Sud le génois Marco est insulté par les habitants de Rosario : « Il n'y en a pas déjà assez comme ça de la mauvaise herbe de ton déjà à Rosario ? Va donc mendier un peu en Italie. » (« Non ce n'è ancora abbastanza della gramigna del tuo paese a Rosario ! Vattene un po' a mendicare in Italia. », chapitre *Dagli Appennini alle Ande*).

51. L'étude comparative des deux livres se trouve dans Laura FOURNIER, *La fabbrica dell'identità nazionale. Studio comparativo di Cuore e del Tour de la France par deux enfants*, Maîtrise, Paris, Sorbonne Nouvelle, 1997.

par Alfredo Oriani, convaincu de la « fonction mondiale de la civilisation italienne »⁵², et qui devient paradigme chez Corradini, mû par la volonté de traduire l'impérialisme dans les faits... De Amicis, volontairement donc, ne choisit pas, malgré son projet pédagogique et démagogique, d'être un porte-parole du nationalisme ou un de ses idéologues. Il ne fait que refléter les faiblesses du système éducatif italien, qui, comme l'a montré Simonetta Soldani, a préféré mettre l'accent sur l'éducation du peuple plus que sur son instruction, « dans une optique qui annulait la dimension du citoyen dans celle de l'homme. »⁵³

Ces dernières remarques nous permettent d'isoler et de définir le problème italien tel qu'il se reflète dans *Cuore*. Il est avant tout le problème du nationalisme faible car il lui manque une définition et un éventail de concepts et de valeurs. Le nationalisme de De Amicis est tout entier fondé sur la guerre de défense, sans autre doctrine convaincante, notamment sur le plan économique ou sur celui du progrès, par rapport au nationalisme français. Il réussit seulement à concilier l'héroïsme individuel sur le champ de bataille avec la défense de la terre de ses pères. Un second problème naît du mécanisme d'identification : il manque une méthode structurante dans le livre italien, de telle sorte qu'il reste encore la question « Mais à quoi se reconnaît l'Italie ? » à la fin du livre, et « Qu'est-ce qu'être Italien ? », « Qu'est-ce que je défends, comme terre, comme valeurs, quand je me bats pour la patrie ? ». Le livre ne s'attaque pas à ces questions de fond. Dans ce texte on trouve donc une justification de ce que disent les historiens sur la naissance de la patrie italienne, qui est « née faible »⁵⁴, et cette idée se renforce d'elle-même car elle est transmise par un best-seller.

Laura FOURNIER

52. Maurice VAUSSARD, *De Pétrarque à Mussolini. Évolution du sentiment nationaliste italien*, Paris, Colin, 1961.

53. « In un'ottica che annullava la dimensione del cittadino in quella dell'uomo », Simonetta SOLDANI, *Il Risorgimento a scuola: incertezze dello Stato e lenta formazione di un pubblico di lettori in Alfredo Oriani e la cultura del suo tempo* de E. DIRANI, Ravenna Longo 1985, p. 145.

54. « l'immagine debole della nazione », Simonetta SOLDANI & Gabriele TURI, *Fare gli italiani*, op. cit.